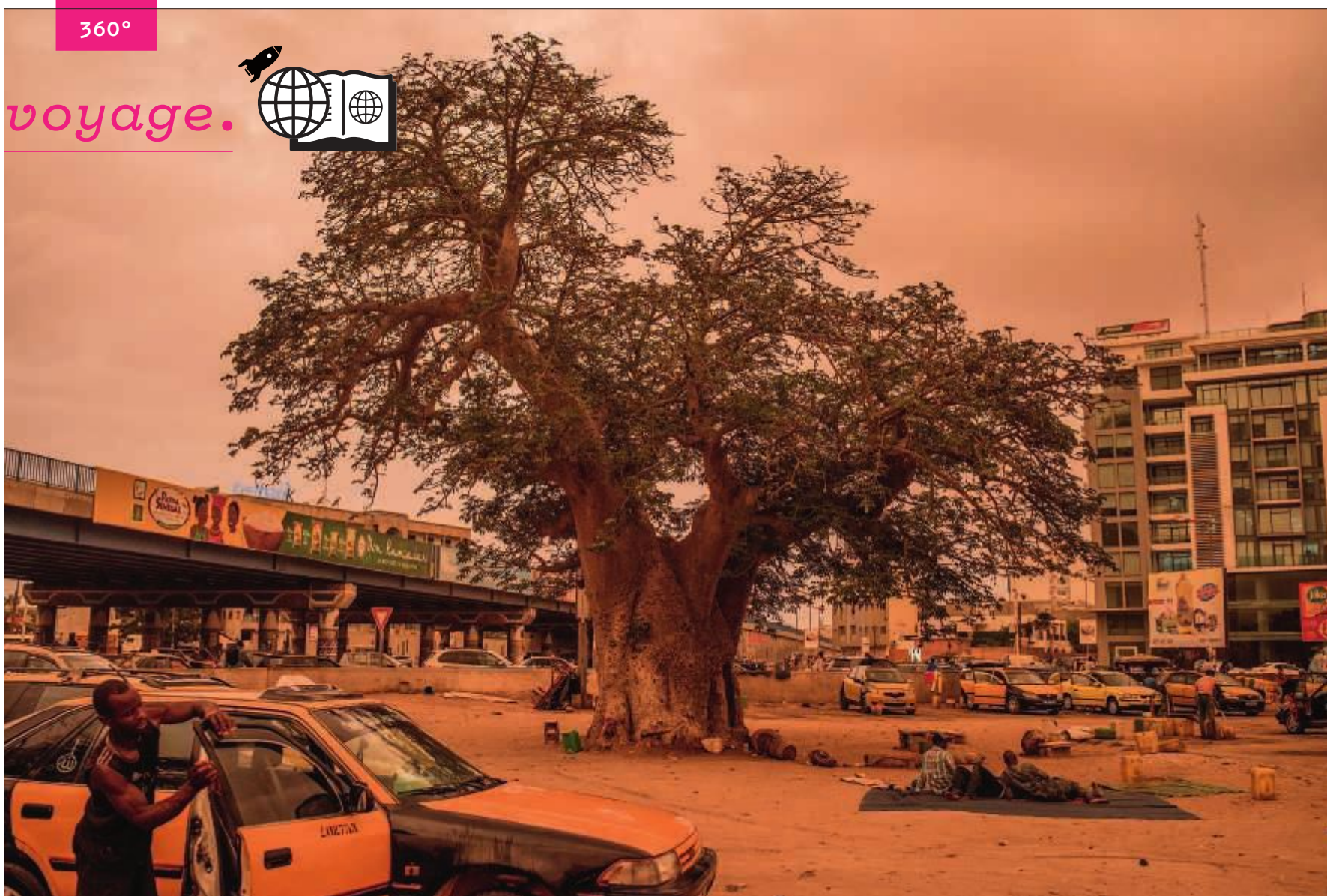




Tant qu'il y aura des baobabs

On s'y retrouve pour palabrer, pour se marier ou implorer la pluie de tomber. Au Sénégal, le baobab est partout et sert à tout. Mais ce symbole national est aujourd'hui menacé de disparition.

—The New York Times (extraits)
New York

Dakar, la capitale bouillonnante de vie du Sénégal, est parsemé de gros baobabs biscornus qui se fondent dans le paysage urbain au point de passer quasiment inaperçus.

Près d'une bretelle d'accès à l'autoroute, une armée de chauffeurs de taxi nettoie toute une flotte de véhicules sous un arbre colossal. Des automobiles dévorées par la rouille attendent, capot ouvert, près d'un atelier de mécanique à l'ombre d'un autre géant. Le tronc d'un autre, doux comme

du cuir, sert de panneau d'affichage pour le quartier : on y a punaisé des prospectus pour des services de plomberie et une annonce d'appartement à louer.

Aliou Ndour s'arrête dans un coin au milieu de la foule, sort son téléphone de sa poche et fait défiler les photos de ses amis et de sa famille, jusqu'à tomber sur une autre image précieuse : le baobab de son village natal.

Les gros baobabs, dont certains ont plus de 500 ans, sont toujours debout au Sénégal, principalement parce que leur bois est trop fragile et spongieux pour être utilisé dans la construction ou dans l'ameublement. On peut manger leurs feuilles mélangées à du

couscous, faire des cordes avec leur écorce et élaborer des boissons et de l'huile avec leurs fruits et leurs graines.

Autre chose a permis à ces géants de survivre : l'amour qu'ils inspirent. *"C'est la fierté du quartier"*, dit Adama Dieme en allongeant le cou pour voir l'étalement des branches du baobab sur son pâti de maisons.

Mais les baobabs, comme beaucoup d'arbres dans la région, sont mis en péril par les mêmes forces qui bouleversent aujourd'hui de nombreux aspects de nos sociétés : le changement climatique, l'urbanisation et la croissance démographique.

L'Afrique de l'Ouest a perdu une grande partie des ressources naturelles autrefois si étroitement liées à son identité culturelle. Le braconnage a décimé ses animaux sauvages, et les lions, les girafes et les éléphants du désert sont fortement menacés d'extinction. On rase d'immenses pans de forêt pour faire place aux plantations d'huile de palme et de cacaoyers. La pollution ravage les mangroves. Même les acacias sont coupés et brûlés pour faire la cuisine et répondre aux besoins de familles de plus en plus nombreuses.

Selon une étude récente, le changement climatique aurait causé la mort de certains des plus gros et plus anciens baobabs d'Afrique. Des chercheurs sénégalais estiment que leur pays a perdu la moitié de ses baobabs au cours des cinquante dernières années à cause de la sécheresse et du développement.

L'un des plus grands projets urbains du pays est la ville nouvelle [de Diamniadio] que le président sénégalais est en train de construire près de Dakar, au milieu d'une forêt de baobabs. Les autorités se sont engagées à replanter tous les arbres qui seront abattus.

Sur place, des ouvriers sont en train de construire les nouvelles maisons. Le cadavre d'un baobab gît sur le sol. L'intérieur de son tronc exposé aux regards exhale une odeur de décomposition. L'écorce est striée de marques de coups de hache. D'autres carcasses de baobabs carbonisées sont couchées un peu plus loin. Un ouvrier explique qu'ils ont été arrosés d'essence avant d'être enflammés. *"Voir un baobab à terre nous rend tristes à chaque fois, commente Gorgui Kebbe, l'un des ouvriers. C'est un symbole de notre pays. Mais la priorité est d'avoir une maison où vivre."*

Le baobab figure sur le sceau présidentiel sénégalais. On le peint sur les façades des bâtiments et sur les panneaux d'affichage. Un hôtel de luxe sur la côte porte son nom, ainsi qu'un catcheur célèbre. L'un des baobabs, dont les habitants disent qu'il a 850 ans et que son tronc mesure 30 mètres de circonférence, est une véritable attraction

Dans un pays où les montagnes sont absentes, les baobabs se dressent telles des balises majestueuses.



touristique. Un hôtel propose aussi des cabanes perchées sur leurs branches, ou de glisser d'un arbre à un autre suspendu à une tyrolienne.

Dans un pays où les cours d'eau sont peu nombreux et les montagnes absentes, les baobabs se dressent dans le paysage de brousse telles des balises majestueuses. Des villages entiers se sont construits autour d'eux. Ils servent de mairies : les habitants se réunissent à leur pied pour prendre les décisions municipales, donner un nom aux bébés et régler leurs comptes. Leurs puissantes racines font penser à des pythons qui servent de chaise longue aux corps fatigués, tandis que leurs branches offrent leur ombre à ceux qui ont trop chaud.

Les troncs de certains baobabs sont couverts de petits objets de toutes sortes : patte de coq, bracelet ou tong en plastique, tout est bon pour attirer la chance. Sur les îles de la Madeleine, un petit archipel au large de Dakar, un baobab trapu est même devenu un lieu de pèlerinage. Les âmes désespérées viennent y prier en dernier recours, en déposant de l'argent dans les plis de son tronc ou en y accrochant un message.

Depuis quelques années, la saison des pluies commence plus tard et les grosses averses sont moins fréquentes. Les gens essaient de s'habituer à la sécheresse, et, dans beaucoup de villages, se réunissent autour du baobab pour implorer le ciel de faire tomber la pluie.

À Diock, un village à environ trois heures de route de la capitale, il n'avait plu que quatre fois début août, alors que la saison des pluies aurait dû battre son plein à cette période. Dans les champs environnants, les plants de mil arrivaient à peine à hauteur de la cheville.

“Tout ce qui vient du baobab est beau, des feuilles aux racines.”

Selbe Dione,
HABITANTE DE LA VILLE DE FATICK

Pour lutter contre le changement climatique, la population utilise moins de machines gourmandes en essence et ne coupe pas les petits arbres pour se chauffer. Mais les récoltes ont été si mauvaises qu'une grande partie des 600 habitants a abandonné l'agriculture pour s'installer en ville.

Les villes et villages qui parsèment la campagne ont tous leurs propres traditions autour de leur baobab. À Diock, les nouveaux mariés font sept fois le tour de l'arbre après la cérémonie. Sur Fadiouth, une île entièrement faite de coquillages, les cortèges funéraires s'arrêtent au pied du baobab local avant de poursuivre vers l'église et le cimetière.

Seydou Kane travaille au ministère de la Culture sénégalais. Il a été circoncis sous un baobab dans la ville de Thiès lorsqu'il

↖ ↗ **Août 2018, à Dakar (page de gauche) et dans les environs de Joal (ci-dessus).** Photos Tomas Munita/*The New York Times*

avait environ 4 ans. Les adultes lui avaient raconté que les arbres étaient peuplés d'esprits qui se mettaient en colère si on touchait au tronc. Après la cérémonie, on lui a dit de faire une entaille sur le tronc du baobab avec un couteau. Il a rassemblé son courage, couru vers l'arbre et l'a marqué de sa lame. “*Tu es un homme maintenant, ont décrété les adultes. Tu n’as pas à avoir peur de quoi que ce soit.*”

Il est récemment passé près du baobab. Il était mort.

Les feuilles de baobab figurent souvent au menu de Selbe Dione et de sa sœur. Cet après-midi-là, au milieu du champ d'un voisin, près de Fatick [une ville de l'ouest du Sénégal], elles sont en train d'en couper sur un arbre, avec une longue perche en bois dont une extrémité est munie d'un crochet. Le baobab est penché comme s'il s'était incliné pour les aider.

“*Tout ce qui vient du baobab est beau, depuis ses feuilles jusqu'à ses racines*”, déclare M^{me} Dione en regardant les fruits verts ovales et les grandes fleurs blanches qui pendent des branches.

Certains des plus vieux baobabs du Sénégal présentent des trous énormes, semblables à des cavernes, laissés par la

nécrose d'une partie du tissu ligneux. Il y a dans un baobab de Nianing, une ville au bord de la mer, un creux assez grand pour accueillir confortablement une douzaine de personnes. Ces cavités servaient autrefois de mausolées pour les griots (les conteurs) qui étaient inhumés debout à l'intérieur.

Ces hommes étaient considérés comme des bibliothèques ambulantes. On disait que le pouvoir de leurs mots était si fort que leur énergie rayonnait à travers le baobab pour l'éternité. Cette pratique a été interdite dans les années 1960, mais les habitants de la région parlent encore de ces arbres, qui servaient de tombes, comme de baobabs sacrés. Beaucoup de baobabs marquent l'emplacement d'un cimetière. À Kaolack [dans l'ouest du pays], 49 rois Guelwar sont enterrés sous l'un d'eux.

Un matin, dans la campagne de [la région de] Samba Dia, Aminita Ba, 72 ans, garde des chèvres au milieu d'un champ immense où trône un imposant baobab solitaire. Lorsque M^{me} Ba est arrivée dans le coin, il y a cinquante ans, elle a construit sa petite maison près de l'arbre, sachant qu'il serait un point de repère pour les visiteurs. “*Je suis très fière de ce baobab, dit-elle. On peut voir ce grand arbre de très loin. Et à côté de ce grand arbre, il y a une maison. Ma maison.*”

— **Dionne Searcey**
Publié le 30 septembre